Alès Les 7 JE SUIS de Jésus dans l'Évangile de Jean Été 2026

« Je suis la Résurrection et la Vie »

* Prière

Nous poursuivons notre série de prédications sur les sept « JE SUIS » prononcés par Jésus dans l'Évangile de Jean.

Chacune de ces paroles vient révéler un aspect de qui est Christ, et toutes sont en lien avec son œuvre de salut et la vie éternelle qu'Il donne à tous ceux qui croient en Lui.

En se présentant ainsi, Jésus atteste qu'Il est Dieu, reprenant les mots adressés à Moïse en Exode 3 : 14 quand il interroge Dieu sur qui Il est : « Je suis celui qui suis ».

Dieu s'est révélé à nous par Son Fils, afin que nous le connaissions.

C'est donc pour connaître Christ davantage, et les différentes facettes de Son œuvre afin que nous puissions les appliquer à nos vies ; que nous méditons ces paroles.

Avec l'expression « Je suis le pain de vie », nous avons vu la continuité de la promesse de Dieu de nourrir son peuple, non seulement en pourvoyant à nos besoins physiques et terrestres, mais surtout en comblant notre âme et notre être intérieur de Sa Personne, afin de nous remplir de Sa Vie ! Avec la déclaration « Je suis la lumière du monde », Dieu nous rappelle sa promesse de conduire, éclairer et sauver son peuple.

Avec les paroles 3 et 4, toutes les deux dans le chapitre 10 de l'Évangile de Jean : « Je suis la porte » (v. 7) et « Je suis le Bon Berger » (v. 11) : Jésus se révèle comme celui qui donne accès au salut et à la vie en abondance. Jésus-Christ ressuscité est le seul médiateur du salut, le berger véritable qui conduit, protège et rassemble le peuple de Dieu.

Aujourd'hui, en se présentant comme celui qui est la résurrection et la vie », Jésus incarne une nouvelle promesse de l'alliance : Dieu fait passer son peuple de la mort à la vie.

Jean 11 constitue un sommet narratif et théologique de l'Évangile. Ce signe – la résurrection de Lazare – précède immédiatement la Passion et déclenche la décision des autorités de faire mourir Jésus (Jean 11.53). Il ne s'agit donc pas seulement d'un miracle de compassion, mais d'une révélation décisive de l'identité du Christ et de sa mission.

Ce texte nous place face à la mort – non comme une abstraction, mais comme une puissance réelle – et nous annonce, avec autorité, la victoire de Dieu sur elle.

Le thème qui se dégage est clair : **Dieu donne la vie là où tout est mort**. Mais il faut préciser. Il ne s'agit pas seulement d'un espoir futur ou symbolique. L'Écriture affirme une réalité objective : Dieu fait passer de la mort à la vie, dès maintenant, par son Esprit, et pleinement au dernier jour.

* Lectures : Ex. 3 : 11-14 ; Jean 11 : 1-45.

Nous touchons ici non plus seulement la question du péché, mais celle de la mort.

Il y a des moments dans la vie où tout semble fermé. Une situation qu'on ne peut plus réparer. Une relation brisée. Une faute qui nous rattrape. Ou simplement la réalité de la mort, quand elle entre dans une famille, dans un cercle proche. Et là, on se dit : c'est trop tard. C'est exactement ce que nous entendons aujourd'hui. Dans l'Évangile, Lazare est mort. Pas depuis quelques heures. Depuis quatre jours. C'est une mort concrète, irréversible, qui enferme. Tout est terminé. Et pourtant, c'est précisément là que Jésus

intervient. Tout converge vers une même réalité : l'homme est confronté à quelque chose qui le dépasse complètement. Et au cœur de tout cela, une parole de Jésus : « Je suis la résurrection et la vie. » Quand tout semble perdu, Dieu se révèle comme Celui à qui rien n'est impossible : Il nous rejoint, Il agit, Il donne la vie.

I. Dieu nous rejoint là où tout est fini

Quand Jésus arrive, Lazare est déjà dans le tombeau. Marthe le dit clairement : « il sent déjà ». Autrement dit, il n'y a plus rien à faire.

Spirituellement, c'est exactement la condition décrite par l'Écriture. L'homme n'est pas simplement en difficulté : il est incapable de se relever.

Il faut refuser une illusion très répandue : penser que l'on peut « s'en sortir » par soi-même. Le texte nous met face à une réalité brutale mais libératrice : nous ne sommes pas malades, nous sommes morts sans Dieu.

Et ce qui est frappant, c'est que Jésus a attendu. Il savait que Lazare était malade. Il aurait pu venir plus tôt. Il ne l'a pas fait.

Cela nous dérange. Parce que nous voudrions un Dieu qui empêche toujours le pire. Un Dieu qui intervient avant la mort, avant la rupture, avant l'échec, un Dieu qui nous empêche de faire des erreurs.

Mais ce texte nous montre autre chose. Jésus ne se contente pas d'éviter les crises. Il entre dans les situations où tout est déjà perdu. Et il ne reste pas distant. Il voit la douleur. Il voit les larmes. Et il pleure lui-même. « Jésus pleura. » (Jean 11.35)

Ces larmes ne sont pas faiblesse, mais vérité : Dieu ne méprise pas notre souffrance. Il la prend au sérieux, jusque dans la mort elle-même. Dieu n'est pas indifférent à la mort.

Mais il y a plus. Il ne se contente pas de compatir. Il affronte la mort. Son trouble n'est pas seulement émotionnel, il est une indignation contre ce qui détruit l'homme. La mort n'est pas normale. Elle n'est pas neutre. Elle est un ennemi. Jésus ne l'accepte pas. Il la confronte. Ses larmes ne sont pas le dernier mot. Celui qui pleure est aussi celui qui appelle : « Lazare, sors ! » La compassion du Christ ne se limite pas à accompagner ; elle agit, elle relève, elle donne la vie.

Ainsi en est-il pour nous. Nos profondeurs, nos pertes, nos morts intérieures ne sont pas ignorées. Mais elles ne sont pas définitives non plus. Dieu ne méprise pas ce que nous vivons. Il ne regarde pas la souffrance de loin. Il y entre. Peut-être que tu portes quelque chose que tu considères comme irrécupérable. Une situation que tu n'oses même plus présenter à Dieu. Ce texte te dit : c'est précisément là que le Christ vient. Pas quand tout va bien. Pas quand tout est sous contrôle. Mais là où c'est terminé, humainement.

Le Christ entre dans notre nuit pour y faire retentir sa parole. Aujourd'hui encore, il appelle. Non pas des vivants à devenir meilleurs, mais des morts à vivre. Car, rappelons-le, l'être humain n'est pas malade, il est mort sans Dieu.

II. Dieu agit là où nous ne pouvons rien

Devant le tombeau, Jésus dit une chose étonnante à Marthe : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » Le centre du texte est là : « Moi, je suis la résurrection

et la vie. » Jésus ne promet pas seulement quelque chose, il se présente lui-même comme la vie. Puis il donne un ordre simple : « Ôtez la pierre. »
Et enfin, il appelle : « Lazare, sors ! » Et le mort sort.
Ce moment est central. Lazare ne fait rien. Il n'aide pas. Il ne coopère pas. Il ne décide pas de vivre. Il est mort. Mais il répond à une parole qui le fait vivre.
C'est une image parfaite du salut : Dieu appelle, et l'appel produit la vie, tout comme lors de la Création. C'est la parole de Jésus qui fait tout.
Autrement dit, la vie ne vient pas de nous. Elle vient de Dieu.
Nous avons souvent l'idée qu'il faut d'abord changer, s'améliorer, faire des efforts, pour ensuite venir à Dieu. Le texte dit l'inverse. C'est Dieu qui donne la vie. C'est lui qui appelle. Et c'est sa parole qui transforme. La foi n'est pas une performance. Elle est la réponse à une parole qui nous atteint. La foi, ce n'est pas réussir à se relever tout seul. C'est répondre à un appel. Le Christ appelle encore aujourd'hui. La question n'est pas : « es-tu capable ? » mais : « entends-tu ? »
Ce que nous voyons ici, c'est l'image même du salut. L'homme est comme Lazare. Incapable. Enfermé. Et le Christ appelle. Et quand il appelle, la vie vient.
Mais il y a aussi une suite. Être relevé, c'est aussi être libéré, délié, marcher. C'est ce qui se passe dans notre texte. Jésus dit aux gens de le délier et de le laisser aller.
Dans nos propres vies chrétiennes, nous oublions parfois cette étape. A la manière de Marthe, nous spiritualisons trop les paroles de Dieu. Nous savons que Dieu nous ressuscitera au dernier jour. Nous oublions que dès aujourd'hui, Jésus vient apporter résurrection et vie dans notre quotidien. Il vient nous restaurer, Il vient nous délivrer. Non seulement du péché, mais aussi de tout ce qui nous encombre et nous malmène : nos luttes, nos souffrances, nos maladies, nos traits de caractère, nos dépendances, notre désir d'être aimé, reconnu, valorisé. Jésus nous délie, et nous appelle à nous délier les uns les autres, une fois que sa parole d'autorité a retenti sur nos vies.

III. Dieu donne une vie qui dépasse la mort

Nous vivons dans un monde qui essaie d'oublier la mort, ou de la contourner. On voudrait ne pas y penser, on voudrait la dépasser, l'éviter, ou à l'inverse pouvoir choisir quand et comment mourir. Cela ne la rend pas moins puissante, pas plus que cela ne la fait disparaître. Elle est là. Et elle pose une question que personne ne peut éviter.
Jésus ne donne pas seulement du courage face à la mort. Il affirme avoir autorité sur elle. Ce qui veut dire qu'il est plus puissant que la mort. Lui l'a vaincue et dépassée.
Et il pose cette question à Marthe, et à chacun de nous : « Crois-tu cela ? »
Avant même le miracle, Jésus dit : « Je suis la résurrection et la vie. »
Il ne dit pas seulement : je vais ressusciter Lazare. Il dit : la vie, c'est moi.
Et c'est là que le texte va plus loin que le miracle lui-même. Lazare revient à la vie… mais il mourra de nouveau un jour.
Donc ce signe pointe vers autre chose. Il annonce une vie plus profonde. Une vie que la mort ne peut plus atteindre, une vie incorruptible. C'est cette vie là que Jésus nous a obtenue par sa mort et sa résurrection, événement central de la nouvelle alliance.

L'être humain sans Dieu est mort, il n'est pas seulement malade. Cette mort là est due au péché et à la séparation créée entre Dieu et l'homme. L'homme ne peut trouver aucune solution par lui-même pour remédier à cet état de fait. Alors Dieu intervient. Dans son amour et sa compassion, Dieu promet qu'un jour, la mort sera vaincue ; ce qui a été brisé sera réparé. Au temps voulu, Dieu décide d'envoyer Son Fils Jésus sur terre pour vivre une vie humaine semblable à la nôtre mais sans péché. Jésus choisit toujours l'obéissance et la communion avec son Père plutôt que le pouvoir et la domination promis par Satan. Jésus accepte de mourir à notre place sur la croix, pour payer la dette de notre péché, car « le salaire du péché, c'est la mort » (Ro. 6 : 23). Ainsi par sa mort nous sommes rendus justes, et nous sommes réconciliés avec Dieu. Ce qui était brisé est réparé. Puis Jésus triomphe de la mort. Après trois jours dans le tombeau, il ressuscite et se présente vivant à plus de 500 personnes à la fois. Jésus a vaincu la mort. Si nous plaçons notre confiance en Lui, Il nous promet la même victoire, et ses promesses sont certaines (Nb. 23 : 19).
Ainsi, par sa résurrection, nous sommes assurés de notre propre résurrection au dernier jour, et nous entrons dès aujourd'hui dans la vie éternelle qu'il promet.
Voilà vers quoi pointe le signe de la résurrection de Lazare. Voilà ce que nous sommes appelés à croire de tout notre être.
Aucune coopération humaine n'intervient dans le passage de la mort à la vie : elle est l'œuvre souveraine de Dieu.
En revanche, la foi apparaît comme la réponse nécessaire – non comme cause, mais comme réception. « Crois-tu cela ? » demande Jésus. La foi ne produit pas la vie, elle l'accueille. Il ne s'agit pas d'une condition préalable, mais de la réponse à la révélation.
Dans la suite du texte, on voit que certains croient, d'autres s'endurcissent (v. 45 et suite). La révélation produit foi ou rejet, selon la disposition du cœur.
On peut être proche du Christ, voir ses œuvres, entendre sa parole, et pourtant rester fermé. La vraie question n'est pas l'exposition à la vérité, mais la réception.
Ainsi, Jean 11 révèle avec une clarté particulière la logique du salut : le Christ, Parole incarnée, appelle les morts à la vie, manifestant la gloire de Dieu et accomplissant les promesses de l'alliance.
Elle détruit toute illusion d'autonomie humaine et recentre tout sur l'initiative divine. Dieu seul fait vivre les morts – et il le fait en Christ, par son Esprit, pour restaurer son peuple dans l'alliance.

Ce récit ne parle pas seulement de Lazare. Il parle de nous. De notre mort, de notre incapacité, de notre espérance.
Le Christ ne vient pas améliorer des vivants. Il vient appeler des morts. Et sa parole est efficace.
Alors la question demeure, simple et radicale : « Crois-tu cela ? »
Et si oui, alors une autre parole s'adresse à nous aujourd'hui. Il nous faut sortir. Quitter ce qui nous enferme. Marcher dans la vie que Dieu donne.
Aujourd'hui, le message est simple, mais il est radical.
Dieu nous rejoint là où tout est fini. Dieu agit là où nous ne pouvons rien. Dieu donne une vie qui dépasse la mort. Et cela change tout.

Parce que cela signifie que rien n'est définitivement perdu entre les mains de Dieu. Ni une vie brisée. Ni une faute passée. Ni même la mort.
Alors oui, nous avons des peurs. Des regrets. Des situations que nous ne maîtrisons pas.
Mais au milieu de tout cela, il y a une voix. La même voix qui a appelé Lazare.
Et cette voix appelle encore aujourd'hui.
Ce texte nous conduit à une vérité simple, mais difficile à accepter.
Nous ne sommes pas simplement en difficulté. Nous sommes confrontés à une réalité que nous ne pouvons pas maîtriser : la mort, le péché, la finitude.
Et face à cela, il n'y a pas d'auto-solution. Mais il y a une personne. Jésus-Christ.
Il vient là où tout est fini. Il partage notre douleur. Il parle, et sa parole donne la vie.
Et il pose encore cette question aujourd'hui : « crois-tu cela ? »
Pas : comprends-tu tout ? Pas : es-tu prêt ? Mais : crois-tu ?
Le Christ appelle encore. Et sa parole n'a pas perdu sa puissance.
Car celui qui appelle est le même : la résurrection et la vie. Et celui qui croit en lui vivra. Même s'il meurt. Amen.

Pour aller plus loin… (cf. blog foedus.fr)

Le salut nous est présenté non comme une amélioration de l'homme, mais comme une recréation opérée par Dieu dans le cadre de son alliance. Ce point est décisif : si l'on atténue la radicalité de la mort spirituelle décrite par l'Écriture, on altère nécessairement la nature même de la grâce.
L'homme n'est pas simplement blessé, il est incapable de se relever. La grâce n'est pas une aide apportée à une capacité résiduelle, elle est une puissance de résurrection.
C'est précisément ce que développe la doctrine du salut. Le salut est présenté comme un passage de la mort à la vie, et non comme une progression morale.
Jésus ne se présente pas comme un médiateur parmi d'autres, ni comme un simple agent de Dieu. « Je suis la résurrection et la vie » constitue une affirmation ontologique. Le Christ est la source même de la vie divine. Dans la perspective de l'alliance, cela signifie que toutes les promesses trouvent en lui leur accomplissement (2 Corinthiens 1.20). Il est à la fois le garant, le médiateur et le contenu du salut.
La doctrine de la grâce se dégage alors avec précision. Elle est à la fois gratuite, efficace et transformatrice. Gratuite, parce qu'elle ne repose sur aucun mérite préalable. Efficace, parce qu'elle produit réellement ce qu'elle promet – la vie. Transformatrice, parce qu'elle ne se limite pas à un statut juridique, mais engendre une existence nouvelle. La grâce ne se contente pas de pardonner, elle vivifie.
L'Église est ainsi la communauté de ceux qui ont été appelés de la mort à la vie.
L'alliance n'est pas une succession de projets divins, mais un déploiement cohérent d'un même dessein : donner la vie à un peuple qui était mort, pour le ramener à lui.
Un point mérite toutefois d'être souligné avec rigueur. La foi, bien que centrale, n'est jamais présentée comme la cause première du salut. Elle est la réponse suscitée par la parole et l'Esprit. Lorsque Jésus demande : « crois-tu cela ? », il ne pose pas une condition autonome, mais appelle à reconnaître une réalité déjà agissante. La foi est réception, non production.
Ainsi, l'alliance est l'œuvre souveraine de Dieu qui, en Christ, par l'Esprit, fait passer son peuple de la mort à la vie, afin qu'il le connaisse et vive pour lui. Toute tentative d'en atténuer la radicalité – soit en minimisant la mort, soit en diluant la grâce – rompt l'équilibre même du témoignage biblique.

Soit Jésus est ce qu'il dit être – la résurrection et la vie – et alors sa parole redéfinit notre compréhension de la mort, de la vie et de Dieu. Soit il ne l'est pas, et alors le récit devient incompréhensible dans sa cohérence interne.